

LE CERCLE DE BAKHTINE ET LA PSYCHANALYSE

MICHEL AUCOUTURIER

On sait que la Russie a été, avant 1914, l'un des pays où la psychanalyse a été le plus rapidement introduite et a reçu le meilleur accueil. « À la veille de la Première Guerre mondiale, écrit un historien russe, la psychanalyse était plus connue en Russie qu'en France et même, selon certains témoignages, qu'en Allemagne¹. » En 1912, Freud lui-même écrivait qu'en Russie avait commencé « une véritable épidémie de psychanalyse² ». Dès 1909, la revue *Psixoterapija* [Psychothérapie] faisait à la psychanalyse une place de choix en publiant plusieurs travaux de Freud et de ses disciples. C'est l'année où paraissent en russe les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), suivis en 1911 des *Cinq leçons sur la psychanalyse* (1909). Les *Conseils aux médecins sur les traitements psychanalytiques*, qui datent de 1912, sont traduits dès l'année suivante, en même temps que *L'interprétation des rêves*, plus ancienne. Introduite d'abord par des disciples ayant entendu à Vienne les enseignements du maître, la pratique psychanalytique commence à se répandre.

1. A. Etkind, *Eros nezvozmožnogo* [L'Eros de l'impossible], Moscou, Gnosis, 1994, p. 9.

2. *The Freud-Jung Letters : The Correspondence Between Sigmund Freud and C.G. Jung* (éd. W. McGuire), Londres, Hogarth, 1974, p. 495.

Slavica Occitania, Toulouse, 25, 2007, p. 143-161.

La Révolution, dans un premier temps, crée un climat favorable à la diffusion d'une psychothérapie novatrice et libératrice, défiant les tabous de la morale bourgeoise. En 1923, deux associations créées l'année précédente à Moscou et à Kazan fusionnent en une Association psychanalytique russe, admise à l'Association psychanalytique internationale au Congrès de Salzbourg, en avril 1924. De 1922 à 1930, écrit J. Marti³, l'ensemble du groupe soviétique comprendra à peu près constamment une trentaine de membres, ce qui équivaut, vers 1922-1923, au huitième des effectifs de l'Association psychanalytique internationale.

Dans la Russie post-révolutionnaire, le projet global de libération de l'homme, joint aux problèmes urgents que posent à la société les bandes d'enfants livrés à eux-mêmes qui se sont multipliées pendant la guerre civile (les « bezprizorniki »), crée pour la psychanalyse un terrain d'application pratique particulièrement fécond dans le domaine de l'éducation. L'Association psychanalytique de Moscou compte en son sein plusieurs éducateurs et pédagogues. L'une des premières psychanalystes russes, le Docteur Tatiana Rosenthal, placée à la tête d'un établissement pour enfants névropathes et psychopathes fondé dès 1920, présente cette même année, au premier Congrès panrusse des soins aux enfants arriérés un exposé sur « la portée de la doctrine freudienne pour l'éducation des enfants ». Un « home d'enfant expérimental » recueillant une douzaine d'enfants en bas âge présentant des troubles psychiques, auxquels sont appliquées les méthodes de la psychanalyse, est rattaché à l'automne 1922 à un « Institut psychanalytique d'État ». C'est l'époque où l'État soviétique naissant accueille encore sous son aile une multitude d'initiatives novatrices. Il faut y compter aussi la création, au sein des éditions d'État, d'une « Bibliothèque psychologique et psychanalytique », qui publie, entre 1921 et 1929, la plupart des œuvres encore inédites en russe de Freud, ainsi que la traduction d'ouvrages de Jung, Jones, Mélanie Klein, ainsi que l'ouvrage de F. Wittels, *Freud, sa personnalité, sa doctrine et son école*, avec une préface de l'éminent juriste et sociologue russe Mikhaïl Reisner. En ces premières années du régime soviétique, l'URSS est le seul pays où la psychanalyse bénéficie d'un statut quasi-officiel.

Son succès ne tarde pas cependant à se heurter au monopole de droit que s'arroge d'emblée le marxisme, et qui se transforme progressivement en un monopole de fait dans tous les domaines de

3. J. Marti, « La psychanalyse en Russie 1909-1930 », *Critique*, 346, mars 1978, p. 199-236.

la science et de l'art. La compatibilité de la psychanalyse avec le marxisme a certes été affirmée avec insistance par Léon Trotsky, à l'époque où il incarnait encore le pouvoir, dans une lettre adressée au biologiste Ivan Pavlov en septembre 1923, et publiée par ses soins en 1927 dans le recueil de ses œuvres⁴. Il voit dans la théorie de Freud sur le rôle de l'inconscient un « cas particulier » de la doctrine de Pavlov, « matérialiste » en ce qu'elle cherche l'explication générale du psychique dans l'étude des réflexes conditionnés qui relèvent de la neurologie :

Au fond, la théorie psychanalytique est basée sur le fait que le processus psychologique représente une superstructure complexe fondée sur des processus physiologiques et par rapport auxquels il se trouve subordonné. Le lien entre les phénomènes psychiques « supérieurs » et les phénomènes physiologiques « inférieurs » demeure, dans l'écrasante majorité des cas, subconscient et se manifeste dans les rêves, etc.

Votre théorie sur les réflexes conditionnés, il me semble, englobe la théorie de Freud comme un cas particulier⁵.

Et il résume sa conception des rapports entre la psychanalyse et la psychologie « matérialiste » du réflexe conditionné par l'image suivante :

Les freudiens ressemblent à des gens qui regardent dans un puits profond et assez trouble. Ils ont cessé de croire que ce puits est un abîme (« L'abîme de l'âme »), ils voient ou décrivent le fond physiologique et construisent toute une série d'hypothèses ingénieuses et intéressantes, mais arbitraires du point de vue scientifique, sur les propriétés du fond, déterminant la nature de l'eau dans le puits.

La théorie des réflexes conditionnés ne se satisfait pas de méthodes semi-scientifiques et semi-« littéraires », d'observations faites de haut en bas, mais elle descend jusqu'au fond et revient expérimentalement vers le haut⁶.

Pour Trotsky, la psychanalyse, comme la « réflexologie », sonne le glas de la psychologie idéaliste dans la mesure où elle cherche

4. L. Trockij, *Sočinenija* [Œuvres], t. XXI, 1927, p. 260 ; trad. fr. de P. Frank et C. Ligny dans Léon Trotsky, *Littérature et révolution*, Paris, Julliard, 1964, p. 305

5. L. Trotsky, *Littérature et révolution*, *op. cit.*, p. 305.

6. *Ibidem*.

l'explication des phénomènes psychiques en dehors de la conscience, et par conséquent dans l'organisme. C'est l'argument principal d'une série d'articles publiés en 1923-1925 par plusieurs psychiatres et psychologues marxistes. Ainsi B. Bykhovski prétend dégager le « noyau sain » du freudisme, doctrine matérialiste sans le savoir, puisqu'elle applique à la psychologie les principes de l'« objectivisme » (l'inconscient ne pouvant être atteint qu'à travers ses manifestations objectives), du monisme matérialiste (puisque l'inconscient relie le psychique au somatique), de l'énergétisme et de la dialectique⁷. A. Zalkind, lui, propose une lecture « réflexologique » du freudisme, ainsi ramené à une explication « objective » et scientifique du psychisme humain⁸. A. Louriia soutient comme Bykhovski que la psychanalyse rompt avec l'atomisme métaphysique de la psychologie idéaliste en restaurant l'unité du psychisme, intégré au système des organes et de leur activité biologiquement conditionnée⁹. B. Fridman affirme que le freudisme apporte une explication de la formation des idéologies, complétant leur explication sociologique et confortant les thèses marxistes¹⁰.

Dans l'URSS des années 1920, l'intérêt pour la psychanalyse s'étend même au-delà du cercle des psychologues et des psychiatres. L'un des pionniers de la psychanalyse en Russie, le psychiatre Ivan Ermakov (1875-1942), professeur à l'Institut psychoneurologique d'État, fondateur de la « Bibliothèque psychologique et psychanalytique », a publié dès 1921 une postface au célèbre récit de Gogol *Nos* (« Le nez »), interprétant celui-ci comme l'expression d'un complexe de castration. Dans la collection qu'il dirige, il fait paraître d'autres lectures psychanalytiques des œuvres des grands écrivains russes, dont Pouchkine, et, en mars 1921, fonde une « Association psychanalytique de recherches sur la création artisti-

7. B. Byhovskij, « O metodologičeskix osnovanijax psixoanaliticeskogo učeniia Frejda » [Des bases méthodologiques de la doctrine psychanalytique de Freud], *Pod znamenem marksizma*, 1923, 12.

8. A. Zalkind, « Frejdizm i marksizm » [Freudisme et marxisme], *Krasnaja nov'*, 1924, 4.

9. A. Luriia, « Psixoanaliz kak sistema monističeskoj psixologii » [La psychanalyse comme système de psychologie moniste], *Psixologija i marksizm*, Moscou, 1925.

10. B. Fridman, « Osnovnye psixologičeskie vozzrenija Frejda i teorija istoričeskogo materializma » [Les principales conceptions psychologiques de Freud et la théorie du matérialisme historique], *Psixologija i marksizm*, Moscou, 1925.

que ». Ses lectures simplistes de Gogol et de Pouchkine sont tournées en dérision. Mais la conception freudienne des sources inconscientes de l'imaginaire et de la création esthétique comme « sublimation » séduit, et fait l'objet de discussions animées entre critiques marxistes tout au long des années 1925-1927. Le plus célèbre et le plus influent (du moins jusqu'en 1927), Anatoli Voronski, fondateur et directeur de la plus grande revue littéraire des années 1920 *Krasnaja Nov'* [Friches rouges] a été en 1923 parmi les membres fondateurs de l'Association psychanalytique, et a accueilli dans sa revue une étude du professeur M. Grigoriev favorable à l'application de la psychanalyse à la littérature. Mais il en contestera lui-même les conclusions dans un article qui, tout en portant au crédit de Freud la mise en évidence du dynamisme de l'inconscient, condamne fermement au nom du marxisme une conception sacrifiant la dimension historique et sociale de l'homme à sa dimension individuelle.

*

C'est dans le contexte de ce débat, encore assez ouvert, sur la psychanalyse et le freudisme, que se situe le premier livre écrit et publié en URSS sur le sujet. Paru en 1927 sous le titre de *Le freudisme. Essai critique* (*Frejdiizm. Kritičeskij očerok*)¹¹, il fait partie de ce que le philosophe Serge Averintsev a appelé plaisamment les textes « deutérocanoniques » de Mikhaïl Bakhtine¹². Il s'agit de quatre textes parus entre 1925 et 1928 sous la signature de deux amis du philosophe, le poète et critique musical Valentin Volochinov et le critique Pavel Medvedev¹³. Ces textes lui sont généralement attribués, et, à la fin de sa vie, à l'époque où son œuvre et sa personne sortaient de la clandestinité et de l'oubli, il n'en contestait pas la paternité. Mais il ne la revendiquait pas davantage¹⁴. À Serge Botcharov, qui s'en étonnait, il répondait en juin 1970, à propos de

11. V. Vološinov, *Frejdiizm. Kritičeskij očerok* [*Le freudisme. Essai critique*], Moscou-Leningrad, 1927. Des chiffres entre parenthèses indiqueront plus loin les pages citées de cet ouvrage.

12. *Družba narodov* [L'amitié entre les peuples], 3, 1988, p. 259.

13. V. Vološinov, « Slovo v žizni i slovo v poezii » [« Le discours dans la vie et le discours en poésie »], *Zvezda*, 6, 1926 ; *Marksiizm i filosofija jazyka* [*Le marxisme et la philosophie du langage*], Leningrad, 1929 ; P. Medvedev, *Formal'nyj metod v literaturovedenii* [*La méthode formelle en science de la littérature*], Leningrad, 1928.

14. C'est pourquoi nous continuerons plus bas à l'attribuer nominale-ment à V. Volochinov.

l'ouvrage *Le marxisme et la philosophie du langage*, paru sous la signature de Volochinov :

Voyez-vous, je considérais que je pouvais bien faire ça pour mes amis, et moi, cela ne me coûtait rien, je pensais que j'aurais encore le temps d'écrire mes propres livres, sans ces désagréables additions (et là il faisait une grimace en désignant le titre)¹⁵.

En 1925-1926, Bakhtine est un inconnu, et son nom n'est pas encore proscrit (il ne le sera qu'à partir de sa première arrestation, en 1929, qui coïncide avec la publication du premier livre publié sous son nom, *La poétique de Dostoïevski*). Mais, dans le petit cercle qui s'est constitué autour de lui à Nevel, puis à Vitebsk, puis à Saint-Petersbourg, dont Valentin Volochinov et Pavel Medvedev font partie, il fait figure d'ainé et de maître. L'interdiction, en 1924, de la revue *Russkij sovremennik* (*Le contemporain russe*), où devait paraître sa première longue étude théorique « Le problème du contenu, du matériau et de la forme dans l'œuvre littéraire », lui a sans doute fait comprendre l'impossibilité de publier désormais en URSS des textes de ce genre sans leur donner un habillage marxiste qui répugne à ses convictions¹⁶. Or ses amis plus jeunes, convertis à l'idéologie officielle, sont prêts à en prendre la responsabilité.

Volochinov a débuté comme poète et critique musical, mais il est mort trop jeune pour avoir laissé une œuvre de linguiste et de théoricien qui permette de déterminer son apport personnel aux textes publiés sous son nom. Pavel Medvedev, lui, s'est fait connaître au cours des années 1920 comme historien et théoricien de la littérature (sans grande originalité), et a occupé pendant quelques années la fonction quasi-officielle de directeur de la section leningradoise des Éditions de l'Union des écrivains soviétiques. L'ouvrage attribué à Bakhtine paru sous son nom en 1928 a connu en 1934 une seconde édition, profondément remaniée et vulgarisée sous le titre de *Formalizm i formalisty* [Le formalisme et les formalistes], dont il porte sans doute seul la responsabilité. Faute de documents ou de déclarations explicites, on ne peut que formuler des hypothèses sur leur éventuelle participation à la rédaction de ces textes. Ce que l'on peut tenter en revanche, c'est, en partant de ce

15. S.G. Bočarov, « Ob odnom razgovore i vokrug nego » [« Sur une conversation et autour d'elle »], *Novoe Literaturnoe Obozrenie*, Moscou, 2, 1993, p. 71.

16. C'est l'hypothèse que formule N. Nikolaev dans *Baxtin i filosofskaja kul'tura XX veka* [Mikhaïl Bakhtine et la culture philosophique du XX^e siècle], Saint-Petersbourg, 1991, p. 77.

que nous connaissons de l'œuvre de Bakhtine, d'y distinguer ce qui s'y rattache à sa pensée propre de l'habillage idéologique devenu nécessaire à leur publication.

À cet habillage idéologique ressortit manifestement le premier chapitre, préambule didactique qui présente de façon dogmatique et péremptoire « ce qu'il faut penser » de « l'idéologie freudienne ». L'auteur annonce clairement son jeu, dans ce qui est une véritable mise en garde contre les séductions de la psychanalyse :

Dans ce chapitre d'introduction, anticipant un peu la suite de notre exposition, nous nous donnons pour tâche de mettre en évidence ce motif idéologique fondamental du freudisme et de le soumettre à une évaluation préalable. [...] Avant d'introduire le lecteur dans le labyrinthe complexe et parfois captivant de la doctrine psychanalytique, il faut d'emblée lui donner une solide orientation critique (p. 14).

Le « motif idéologique fondamental du freudisme » est la substitution de l'instinct sexuel, comme unique facteur déterminant de la vie et de la culture humaines, au facteur historique, à « la place et [au] rôle [de l'homme] dans l'histoire, la classe, la nation, l'époque historique auxquelles il appartient » (p. 16).

Ce motif est ancien. Il se répète constamment à toutes les époques du développement de l'humanité où se produit une relève des groupes et classes sociaux qui créent l'histoire. C'est le leitmotiv des crises et des déclin[s]. Il en a été ainsi à l'époque du déclin des États grecs, de la décadence de l'Empire romain, à l'époque de la décomposition du système aristocratique et féodal à la veille de la Révolution française (p. 18).

La doctrine de Freud, rapprochée d'une série d'autres doctrines philosophiques contemporaines, comme celles de Bergson, de Simmel, de Gompertz, de William James et des pragmatistes, de Max Scheler, de Drisch, de Spengler, réunies sous l'étiquette de « philosophies de la vie, colorées de biologisme et de psychologisme », serait l'une des formes que prendrait, à l'époque de la crise de la domination de la classe bourgeoise dans l'histoire de l'humanité, cette production idéologique des époques de crise et de décadence.

On reconnaît le schéma déterministe traditionnel du matérialisme historique. Le contraste est frappant entre le caractère ap-

proximatif et grossier de cet estampillage idéologique et la rigueur et la précision scrupuleuse avec laquelle, dans la suite de l'ouvrage, est analysé le contenu de l'enseignement de Freud.

Il s'agit en effet, pour l'essentiel, d'un exposé systématique d'une très grande clarté, documenté avec précision, scrupuleusement objectif et très complet malgré sa concision, de la doctrine du fondateur de la psychanalyse, dans son évolution, ses applications thérapeutiques et ses développements anthropologiques et culturologiques. S'appuyant sur des références précises aux principaux ouvrages de Freud (dans leur original allemand) et sur de nombreux exemples tirés de ses écrits, l'auteur distingue nettement trois périodes dans le développement de la doctrine. Un premier chapitre expose la conception de l'inconscient et de la « méthode cathartique » qui caractérisent la première période, puis définit les caractéristiques de la seconde période, qui s'ouvre en 1897, et la théorie du refoulement.

Un deuxième chapitre est consacré à l'« analyse du “contenu” de l'inconscient ». Il expose la théorie des deux pulsions fondamentales, pulsion sexuelle et « pulsion du moi » (« Ich-triebe »), puis s'étend sur la conception freudienne des phases successives de la sexualité infantine, et analyse en particulier le « complexe d'Edipe » et ses différentes manifestations.

Toutes les définitions et les caractérisations des aspects fondamentaux de la conception freudienne de l'inconscient, poursuit-il, les deux principes de l'accomplissement psychique, le refoulement et la censure, la théorie des pulsions et enfin le contenu de l'inconscient, ont été élaborés par Freud [...] au cours de la période positive, la seconde, du développement de la psychanalyse [...].

Mais nous savons qu'au cours d'une troisième période cette doctrine a subi des modifications et des additions assez substantielles. Nous savons aussi dans quelle direction se sont effectués ces changements.

Nous n'allons pas nous arrêter en détail sur tout ce qu'a apporté de nouveau cette troisième période du développement de la psychanalyse : le point culminant du développement de cette période se situe en effet de nos jours. Bien des choses ne s'y sont pas encore définitivement fixées. Les deux ouvrages de Freud lui-même qui caractérisent cette période souffrent d'imprécision, par endroit d'obscurité, se distinguant par là de ses travaux antérieurs, presque classiques par leur transparence, leur précision et leur finition (p. 66).

L'auteur se borne donc, dans la dernière partie de l'exposé de la doctrine, à relever les thèmes apparus après 1916 (celui de la pulsion de mort, opposée à l'« autre » pulsion, qui englobe sous le terme d'« eros » la pulsion sexuelle et la pulsion du moi) et les notions nouvelles élargissant le domaine de l'inconscient, celle du « ça » et celle du « surmoi ».

Un troisième chapitre, consacré à « la méthode psychanalytique », aborde celle-ci à travers la notion des « compromis et déformations » grâce auxquels le refoulé peut tromper la censure pour accéder à la conscience. Distinguant à la suite de Freud les « formations pathologiques » (symptômes de l'hystérie, idées délirantes, phobies, pathologie de la vie quotidienne englobant l'oubli des noms, les lapsus, etc.) et les « formations normales » (rêves, mythes, images artistiques, idées philosophiques, sociales et même politiques), l'auteur s'attarde longuement sur les méthodes d'interprétation des rêves élaborées à partir de la distinction du « contenu manifeste » et du « contenu latent » : il expose la « méthode de la libre fantaisie » ou des « libres associations », et le problème de la résistance de l'inconscient, puis reprend longuement, à titre d'illustration, l'analyse d'un rêve complexe proposée par Freud dans ses « Leçons d'introduction à la psychanalyse ». Exposant plus rapidement l'application de la méthode à l'analyse des symptômes pathologiques et l'usage psychothérapique de la psychanalyse, il passe ensuite brièvement en revue les thèmes de la « psychopathologie de la vie quotidienne », lapsus, oublis, etc.

Le quatrième chapitre, plus bref et plus général, est consacré à « la philosophie freudienne de la culture » :

Toute la création idéologique selon la doctrine de Freud, écrit en introduction Volochinov, se développe à partir des mêmes *racines psychoorganiques* que les rêves et les symptômes pathologiques ; sa composition, aussi bien que sa forme et son contenu, peuvent intégralement s'y ramener. Chaque aspect de de la construction idéologique obéit à une *détermination biopsychologique* rigoureuse (p. 87).

Suit un résumé de l'analyse freudienne des mythes, des religions, du mot d'esprit, des images artistiques. Ici, Volochinov donne en exemple l'interprétation psychanalytique du *Nez* de Gogol par Ivan Ermakov, et conclut :

Ainsi tout le contenu de l'art est déduit de *prémises psychologiques individuelles* ; il reflète le jeu des forces psychiques dans l'âme individuelle de l'homme. Il ne laisse subsister aucune place à la réflexion de son existence socio-économique, avec ses forces et ses conflits. Et là où nous trouvons dans l'art des images empruntées à l'univers des relations sociales et économiques, ces images n'ont elles aussi qu'une signification substitutive : elles dissimulent nécessairement, comme le nez du major Kovaliov, quelque complexe érotique individuel (p. 91).

Un dernier développement est consacré à la « théorie psychanalytique de l'origine des formes sociales », analysée à travers l'un des derniers ouvrages de Freud, *La psychologie des masses et l'analyse du moi* (*Menschenpsychologie und Ich-Analyse*) : le « surmoi », créé par l'intériorisation de l'image du père, est projeté sur une autorité extérieure, le chef, le prêtre, l'État, l'Église, ce qui conduit à la dépersonnalisation de l'individu au profit du clan :

La masse primitive (la collectivité), écrit Volochinov (citant Freud), est l'ensemble des individus qui ont remplacé leur « surmoi » par un seul et même objet, et, par voie de conséquence, ont mutuellement identifié leur moi (p. 94).

À cette fusion de l'individu dans une collectivité unie par l'entité dans laquelle s'est projeté leur surmoi s'opposent non pas le « moi », qui n'est qu'un point d'équilibre entre des forces antagonistes, mais les désirs et les passions obscures du « ça ».

Le chapitre s'achève par un long exposé des thèses défendues par Otto Rank, « l'élève préféré de Freud », qui, dans *Le traumatisme de la naissance*, explique toute la conduite de l'homme et le développement de la culture humaine par le désir refoulé du retour au sein maternel, et conçoit la thérapie psychanalytique comme une réplique du processus de gestation du fœtus, s'achevant au bout de neuf mois par un geste de libération vis-à-vis du psychanalyste, celle-ci reproduisant l'épisode traumatique de la naissance, et délivrant ainsi le malade de la source première de ses affections nerveuses. Et Volochinov conclut :

Nous pouvons conclure là-dessus notre exposé du freudisme. Le passage à la partie critique de notre travail est excellemment préparé par le livre de Rank. C'est une magnifique *reductio ad absurdum* de certains aspects du freudisme (p. 98).

*

Cette note ironique finale contraste avec l'objectivité scrupuleuse observée tout au long de ces quatre chapitres, où l'auteur salue à plusieurs reprises le caractère novateur des idées de Freud et la cohérence de son système. La « partie critique » qu'annonce cette conclusion se situe au même niveau, et ne se ramène pas à la condamnation idéologique péremptoire du chapitre d'introduction. Il s'agit d'une critique épistémologique de la doctrine psychologique de Freud, qui se situe bien, comme nous allons le voir, dans la perspective générale des préoccupations théoriques et méthodologiques de Bakhtine.

Cette critique est préparée par le deuxième chapitre introductif de l'ouvrage. Destiné comme le premier à « l'orientation générale du lecteur », il se réfère lui aussi au marxisme, mais sous une forme beaucoup moins élémentaire que le premier. Il oppose « les deux orientations de la psychologie contemporaine » – l'orientation « subjective » traditionnelle, qui, même sous la forme apparemment objective de la psychologie expérimentale, fait en fin de compte de la conscience et de l'introspection la source et le critère de notre connaissance du psychisme humain, et l'orientation « objective », qui considère le psychique comme « l'une des propriétés de la matière organisée », dont toutes les manifestations sont « provoquées par des incitations sociales dans les conditions du milieu social » et qui doit donc étudier « par des méthodes objectives la conduite matériellement exprimée de l'homme dans les conditions de son milieu naturel et social » (p. 34). Le marxisme impose évidemment cette deuxième orientation. Mais celle-ci est guettée par un très sérieux écueil : celui du matérialisme mécaniste naïf. C'est sur lui qu'ont achoppé, selon l'auteur, et les « behavioristes » américains, et les « réflexologues », disciple russes de Pavlov, en limitant les manifestations matérielles du psychisme aux seules formes visibles du comportement : elles négligent ainsi leur composante spécifiquement humaine, qui est la « conduite verbale », exprimée par les différentes formes du discours humain, y compris le discours intérieur, qui est tout aussi matériel que le discours oralisé.

Or c'est précisément le défi de la psychanalyse qui doit permettre à la psychologie « objective » d'éviter cet écueil. En effet « l'analyse critique de la théorie psychologique de Freud nous amènera directement à la question des réactions verbales et de leur signification dans la totalité de la conduite humaine » (p. 37).

On saisit ici, me semble-t-il, les sources véritables de l'intérêt que Bakhtine et son « cercle » portent à la psychanalyse : elle leur permet, à côté de la linguistique et de la théorie de la littérature, de définir dans le domaine de la psychologie une méthodologie générale des sciences humaines fondée sur la notion de signe.

La critique de Freud développée ici se place en effet sur le terrain de la science psychologique (ou de la psychologie scientifique), pour reprendre la question que l'auteur posait au terme de son exposé de la doctrine freudienne de l'inconscient :

À partir de quel matériau et à l'aide de quelles méthodes, c'est-à-dire de quels procédés de recherche, Freud est-il parvenu à ces connaissances sur l'inconscient ? Car, seule une réponse à cette question nous permettra de juger de la pertinence scientifique et de la véracité de ces connaissances (p. 72).

Or Freud et ses disciples, selon Volochinov, n'ont jamais pris la peine de définir leur méthode d'investigation psychologique par rapport à celles de la psychologie traditionnelle, en particulier sur le problème central des relations entre « l'âme » et « le corps » (le fameux problème du parallélisme ou de la causalité psychophysiques). En fait, Freud se borne à « transposer dans ses constructions tous les vices de la psychologie subjective contemporaine », en adoptant pour décrire l'inconscient la division traditionnelle de la psyché en trois « facultés » – volonté, affectivité, connaissance –, établie à partir de la conscience : il conserve aux différentes manifestations de ces facultés psychiques « toute leur plénitude et leur netteté logique d'objets différenciés » :

L'inconscient apparaît chez Freud comme un univers très coloré et varié, où toutes les représentations et les images correspondent exactement à des objets définis, tous les désirs sont précisément orientés, et les sentiments conservent toute la richesse de leurs nuances et de leurs plus subtiles transitions (p. 106).

De même, le mécanisme inconscient de la « censure » freudienne

fait preuve d'un immense savoir et d'un immense discernement : il pratique au sein des vécus une sélection purement logique, éthique et esthétique. Cela est-il compatible avec sa structure mécanique inconsciente ? (p. 106)

Bref, loin d'enraciner le psychisme dans l'organisme, la description freudienne de l'inconscient le ramène du côté de la conscience. Sa théorie des « zones érogènes » ne repose sur aucune observation physiologique : elle traduit dans le langage du corps une réalité purement psychique (p. 108). En un mot,

la psychanalyse reste fidèle en tout au point de vue de l'expérience intérieure subjective. Du point de vue méthodologique, elle ne se distingue en rien de fondamental de la psychologie de la conscience. C'est une nouvelle variété de la psychologie subjective, rien de plus (p. 111).

C'est ce que veulent ignorer les partisans marxistes de la doctrine de Freud. Le dernier chapitre du livre de Volochinov, qui fait figure d'appendice, rattache ses analyses aux discussions des années 1923-1925 sur les rapports entre les deux doctrines. Il passe en revue et réfute point par point les arguments des psychiatres et psychanalyses qui, tout en critiquant la portée anthropologique générale de l'œuvre de Freud, ont trouvé dans sa psychologie des traits communs avec le marxisme, ou du moins acceptables pour lui. Sans entrer dans le détail de son argumentation, on peut la ramener à une objection très générale : comme Trotsky, ces psychiatres voient dans la reconnaissance du rôle de l'inconscient celle d'une origine somatique, donc matérielle, de notre conscience. Or cette assimilation de l'inconscient au corps est précisément l'un des points que remet en question son analyse critique de la psychanalyse.

Il y a bien cependant dans la doctrine de Freud une nouveauté radicale par rapport à la psychologie traditionnelle :

Ce qui saute aux yeux quand on prend connaissance de sa doctrine, et ce qui reste comme dernière et plus forte impression de toute sa construction, c'est, bien entendu, le combat, le chaos, le malaise régnant dans notre vie psychique, qui traverse comme un fil rouge toute la conception de Freud et qu'il appelle lui-même « le dynamisme psychique » (p. 113).

Cette découverte est comparable à celle de Darwin dans l'univers de la biologie. Mais le combat permanent que Freud a mis en évidence entre la conscience et l'inconscient n'est pas un combat entre deux forces matérielles que l'on pourrait objectivement évaluer : il se déroule tout entier sur le territoire de la conscience.

Ce n'est qu'ayant eu accès à la conscience, ayant revêtu les formes de la conscience [...] que les produits de l'inconscient peuvent entrer en contradiction avec des exigences éthiques ou être perçus comme une ruse de la « censure ». Ainsi, toute la dynamique psychique de Freud est-elle donnée dans l'éclairage idéologique de la conscience. Il s'agit par conséquent d'une dynamique non pas de forces psychiques, mais seulement de différents motifs de la conscience. [...] L'inconscient n'est que l'un des motifs de cette conscience, l'un des moyens d'une interprétation idéologique du contenu (p. 115-116).

Tout l'édifice conceptuel de la psychologie freudienne, avec les figures du « moi », du « ça », du « surmoi », est construit à partir de réactions verbales exprimant les relations complexes de l'analyste et de son patient. Il en est de même du fameux « complexe d'Œdipe » : « si l'on fait abstraction de la projection dans le passé de points de vue, de jugements de valeur et d'interprétations appartenant au présent », celui-ci se ramène à

une série de remarques objectives disparates que l'on peut faire sur la conduite de l'enfant : l'excitabilité précoce de ses organes génitaux (l'érection infantine) et des autres zones érogènes, la difficulté de déshabituer l'enfant de la proximité permanente du corps maternel (avant tout de sa poitrine), etc. (p. 122-123).

En réalité, écrit Volochinov,

les phénomènes mentaux et les conflits que nous révèle la psychanalyse [ne sont que] des interrelations et conflits complexes entre les réactions verbales et non-verbales de l'homme : à l'intérieur même du domaine verbal (verbalisé) de la conduite de l'homme se produisent de très lourds conflits entre le discours oral et le discours intérieur et entre différentes couches du discours intérieur (p. 36).

Il est vrai que la sexualité joue un rôle central dans ces conflits, mais c'est dans la mesure où dans ce domaine

la formation de relations verbales (c'est-à-dire l'établissement de relations entre réactions visuelles, motrices et autres au cours du processus de communication entre individu, ce qui est indispensa-

ble à la constitution de réactions verbales) est particulièrement difficile et lente (p. 36).

En fin de compte, les conflits entre la conscience et l'inconscient ne sont donc que des conflits entre différents langages, c'est-à-dire des conflits idéologiques :

Le contenu du psychisme est tout entier idéologique : depuis la pensée confuse et le désir vague, indéterminé, jusqu'au système philosophique et l'institution politique complexe, nous avons une série ininterrompue de phénomènes idéologiques, donc sociologiques. Pas un seul membre de cette série, du premier jusqu'au dernier, n'est seulement le produit d'une création organique individuelle. La pensée la plus confuse, même lorsqu'elle reste informulée, et le mouvement philosophique le plus complexe présupposent au même titre une communication organisée entre individus (p. 37).

Alexandre Etkind rapproche cette conception des rapports entre le psychisme et le langage des affirmations péremptoires de Staline dans *Le marxisme et les questions du langage* (1949) :

On dit que les pensées surgissent dans la tête de l'homme avant qu'elles ne s'expriment par la parole, qu'elles surgissent sans matériau verbal, sans enveloppe verbale, toutes nues, pour ainsi dire. Mais c'est totalement faux. Quelles que soient les pensées qui surgissent dans la tête de l'homme et à quelque moment qu'elles surgissent, elles ne peuvent exister que sur la base d'un matériau verbal, sur la base de termes verbaux et de phrases. Il n'existe pas de pensées nues, libre de tout matériau verbal¹⁷.

Etkind voit là (et incrimine indirectement à Bakhtine) une « idée parfaitement totalitaire » (et responsable de l'étouffement de la psychanalyse en URSS), exprimant l'idéal d'une domination totale de la société sur la conscience humaine, telle que l'a imaginée Zamiatine dans son anti-utopie *Nous* :

Le soupçon qu'il y a dans les hommes une certaine information qui ne peut être lue et qui possède une certaine valeur équivaut à

17. A. Etkind, *Eros nezvozmogožnogo*, op. cit., p. 315-317.

un doute sur la toute-puissance du pouvoir de disposer des hommes¹⁸.

Il explique cette étrange connivence par la tendance supposée de Bakhtine (et d'autres « théoriciens instruits des sciences humaines, s'étant trouvé dans le vide académique post-révolutionnaire ») à « faire basculer dans de nouveaux domaines [du savoir] leur expérience immédiate, espérant comprendre le psychisme, la langue, l'art par analogie avec les réalités bien connues de la vie soviétique¹⁹ » – donc à offrir des bases théoriques au totalitarisme.

On voit l'inconsistance de l'argumentation sur laquelle repose le rapprochement entre la critique de l'inconscient dans *Le freudisme* et le totalitarisme stalinien. L'idée d'un rapport étroit entre la formation de la pensée et le langage, grossièrement formulée par Staline, ne lui appartient pas. Et on pourrait soutenir au contraire que la pratique inquisitoriale du totalitarisme stalinien, loin de s'opposer à la psychanalyse, s'apparente à la séance psychanalytique cherchant à débusquer ce que dissimule l'inconscient. D'autre part, il est paradoxal d'imaginer des savants tels que Bakhtine faire un paradigme scientifique d'un modèle social en gestation qu'ils n'ont pas perçu comme un idéal, mais subi comme une contrainte.

En fait, Volochinov ne nie pas l'existence de l'inconscient, ni celle d'un « refoulement » qui lui interdit normalement l'accès de la conscience : il y voit seulement le difficile accès à la verbalisation d'un niveau du psychisme qui entre en conflit avec le niveau « officiel », socialement admis, de la conduite verbalisée, et se trouve de ce fait exclu de la conscience. Cette conception qui fait de l'inconscient un « langage » embryonnaire, mais structuré, annonce Lacan : c'est ce que, contredisant son propos, relève à juste titre Alexandre Etkind²⁰.

*

En réalité, la critique de la conception freudienne de l'inconscient dans *Le freudisme* a une portée plus vaste que la psychanalyse : à travers elle, ce que Volochinov remet en question, c'est le principe même d'une psychologie « subjective », puisant son matériau dans les données de l'introspection. Pour atteindre à la certitude scientifique, la psychologie doit s'appuyer selon lui sur les faits matériels que constitue la conduite objectivement observable, mais élargis à ce qu'il appelle la « conduite verbale », qui n'est pas

18. A. Etkind, *Eros nevozmožnogo*, op. cit., p. 316.

19. A. Etkind, *Eros nevozmožnogo*, op. cit., p. 315.

20. A. Etkind, *Eros nevozmožnogo*, op. cit., p. 317-318.

moins « matérielle » : c'est-à-dire aux faits de langage, intérieur ou extériorisé, qui forment le commentaire de notre conduite, et que le psychologue doit traiter non comme l'expression d'états d'âme, mais comme des faits objectifs à interpréter et à systématiser.

C'est sous cet angle que doivent être examinés les conflits entre la conscience et l'inconscient diagnostiqués par Freud : les énoncés qui les expriment ne sont pas l'expression (directe ou masquée) de la psyché individuelle du patient, mais, comme tout énoncé, ils sont « le produit de l'interrelation des sujets parlants, et, plus largement le produit de toute la situation sociale complexe dans laquelle ces énoncés sont apparus » (p. 118).

Le mot est comme un « scénario » de la communication directe au cours de laquelle il est né, et cette communication, à son tour, n'est qu'un moment de la plus large communication du groupe social auquel le sujet parlant appartient. Et tous les énoncés verbaux du patient (ses réactions verbales) sur lesquels s'appuie la construction psychologique de Freud sont précisément de tels scénarios avant tout de ce petit événement social immédiat dans lequel ils sont nés, la séance psychanalytique (p. 119).

On retrouve ainsi dans le livre de Volochinov, par-delà la critique de la psychologie freudienne, deux thèmes majeurs de la pensée de Bakhtine. L'un est celui du signe : pour lui, le contenu positif du psychisme, seul accessible à l'investigation scientifique, est constitué non de « contenus de conscience » immatériels, mais de signes, c'est-à-dire d'objets parfaitement réels, soit sous forme de réactions organiques, soit sous forme verbale (que celle-ci soit articulée dans un discours « extérieur » ou seulement ébauchée dans le discours intérieur), mais marqués par l'association indissoluble de ce « signifiant » matériel et d'un « signifié » mental. On trouve ici, appliqué au domaine de la psychologie, l'ambitieuse théorie du signe, exposée simultanément, sous le couvert du marxisme, dans les ouvrages signés par Volochinov et par Medvedev : elle fait de la linguistique et de la philosophie du langage l'introduction et le modèle d'une sémiotique générale (Medvedev parle d'une « science générale des idéologies ») permettant de faire échapper les sciences humaines au dilemme d'un idéalisme incapable de rigueur scientifique et d'un positivisme qui les assimile aux sciences de la nature²¹.

21. Voir V.V. Ivanov, « Značenie idej M.M. Bahtina o znake, vyskazyvanii i dialoge dlja sovremennoj semiotiki » [L'importance des idées de

« La conscience », écrit Volochinov dans un autre texte généralement attribué à Bakhtine, « s'accomplit et se réalise dans un matériau sémique, créé au cours de la communication sociale d'une communauté organisée²². »

On passe là à l'autre thème central de Bakhtine : celui du dialogue. Le signe verbal par lequel on accède à la conscience et, indirectement, à l'inconscient, n'existe que socialement, par l'échange, et doit donc toujours être interprété comme la résultante de plusieurs « voix » :

Aucun énoncé verbal, écrit Volochinov, ne peut être mis sur le compte de son seul énonciateur : il est le produit de l'interaction des sujets parlants, et, plus largement, le produit de toute la situation sociale complexe où l'énoncé est apparu. Nous nous sommes efforcés de démontrer ailleurs²³ que tout produit de l'activité verbale de l'homme, depuis la plus simple parole quotidienne jusqu'à l'œuvre littéraire la plus complexe, dans tous ses aspects essentiels, n'était pas déterminée par les états d'âme subjectifs du sujet parlant, mais par la situation sociale dans laquelle se fait entendre cette parole. La langue et ses formes sont le produit d'une longue communication sociale du groupe qui l'emploie. L'énoncé la trouve pour l'essentiel toute faite. Elle est le matériau de l'énoncé, et en limite les possibilités. Mais ce qui caractérise précisément tel ou tel énoncé : le choix de certains mots, une certaine construction de la phrase, une certaine intonation de l'énoncé, tout cela est l'expression de l'interaction entre les sujets parlants et tout l'entourage social complexe dans lequel se produit l'entretien. Quant aux « états d'âme » du locuteur, dont nous avons tendance à chercher l'expression dans cet énoncé, ils ne sont en réalité qu'une interprétation unilatérale, simplifiée et scientifiquement inexacte d'un phénomène social plus complexe (p. 119).

Chaque mot que nous prononçons, nous le trouvons déjà chargé des mille intentions de ceux qui l'ont prononcé avant nous : sa signification se trouve au croisement du discours d'autrui et du nôtre.

M. Bakhtine sur le signe, l'énoncé et le dialogue pour la sémiotique contemporaine], *Semeiotike. Trudy po znakovym sistemam*, 6, Tartu, 1973, p. 5-45.

22. V. Vološinov, *Marksizm i filosofija jazyka*, op. cit., p. 18.

23. Volochinov renvoie ici à l'étude « Le discours dans la vie et le discours en poésie », également attribuée à Bakhtine, qui a paru en 1926 dans la revue *Zvezda*, 6.

En insistant comme il le fait sur la matérialité et la « socialité » du signe, Bakhtine paraît se placer sous l'aile du marxisme et peut se permettre d'en invoquer l'autorité. Mais c'est moins de marxisme que de sémiotique qu'il s'agit chez lui.

Université Paris-Sorbonne